

extrait. 9 pages.

CHAPITRE I

LE RÊVE D'UNE ABBAYE DE THÉLÈME

Résumé des 4 premières pages.

Marianne Delteil qui cherchait à loger 80 musiciens sur la durée d'une semaine découvre par hasard un château qu'on lui a recommandé. Elle va le visiter avec le chef d'orchestre et sympathise avec les responsables de ce lieu d'accueil géré par une Agence du ministère des Outre-mer (à cette époque DOM-TOM). Un mois plus tard, elle y est nommée directrice.

*

Les réflexions de Charlotte :

C'est ainsi que Marianne Delteil a entrepris de réaliser le rêve qui la poursuivait, celui de la construction d'une moderne « Abbaye de Thélème », un lieu de vie à la fois éducatif et festif où l'on découvrirait le monde en le refaisant en quelque sorte. Rabelais n'était-il pas l'ancêtre de Célestin Freinet ? Ne proposait-il pas d'apprendre le jardinage en jardinant et l'écriture à partir du besoin et du désir qu'on en a pour communiquer ?

Elle possède la faculté de concrétiser ses projets et d'obtenir l'adhésion de ceux qui l'entourent. Mais elle se reproche fréquemment de se laisser entraîner dans la spirale de l'activisme. Paul Valéry écrivait : « Au moment où nous commençons à penser, nous arrêtons toute activité ».

De ses vingt ans elle a conservé quelques lambeaux de convictions optimistes sur le "bon" sens de l'Histoire et reste en accord avec cette forte déclaration de Marx : « L'homme ne vit pas seulement de pain, mais aussi de roses ».

J'ai été témoin de son aventure professionnelle et passionnelle au Château des Casses. Je l'ai accompagnée et j'ai dialogué avec elle presque au jour le jour. L'expérience a duré trois ans. Tout au long de ce récit j'interviendrai ponctuellement, comme je l'ai fait à l'époque, pour livrer mes réflexions ou offrir un contrepoint.

CHARLOTTE.

*

À huit heures trente du matin, le quatre avril, je trouve le secrétariat vide, les résidents errent dans les couloirs en l'attente de leur cours, il n'y a que deux enseignants présents, le professeur de logique et la formatrice de français. Ils attendent les ordres. Renseignements pris, les formateurs professionnels de menuiserie et maçonnerie sont en *récupération* ainsi que l'animateur. Le formateur en plomberie, Thomas Prat, le barbu sympathique, absent pour cause de voyage de noces. L'équipe de cuisine se trouve au complet : trois personnes. Les trois femmes de ménage en arrêt maladie, le bureau du comptable fermé et silencieux. En passant devant les ateliers, j'ai aperçu un homme roux occupé à peaufiner une rampe en fer forgé. Une seule personne m'a rendu mon bonjour, l'homme souriant qui est allé chercher monsieur Prat lors de ma première visite.

Qui fait l'accueil ? Il n'y a pas du bureau d'accueil... Le secrétariat, vide à cette heure, se cache loin de l'entrée, dans le salon vert qui jouxte l'ancienne bibliothèque des chanoines, actuellement bureau directorial, dont les murs sont recouverts de parois de bois sculpté. Je n'ose ouvrir ni un tiroir ni un placard. Je décide de parer au plus pressé : occuper les résidents qui rôdent. Les deux enseignants présents font preuve de compréhension et de bonne volonté, ils se répartissent les cinquante stagiaires. Ensuite je m'efforce de percer le mystère des récupérations anarchiques qui ont abouti à tant d'absences non concertées. Le facteur apporte le courrier qui contient un avis d'arrêt maladie de quinze jours de la secrétaire. Au téléphone, un service de l'Agence me demande le montant des tarifs d'hébergement. Après hésitation, je me hasarde à taper à la porte du salon blanc. Le comptable est bien là. Il me donne cérémonieusement du « Madame la Directrice » avec force courbettes. Son regard fuyant et sa posture servile m'évoquent « le Tartuffe ». Il a des yeux bleu outremer dans un visage basané. Il m'embrouille de précisions nébuleuses sur les différents tarifs. Je n'y comprends goutte et lui demande de renseigner directement le service de l'Agence.

En prenant connaissance de la liste du personnel, je tombe de surprise : il y a trois gardiens !

— Le premier gardien, s'appelle Démosthène. C'est l'homme que j'ai vu le premier jour. Il n'est chargé ni de l'accueil, ni de la surveillance du bâtiment. Il dispose d'un grand appartement de fonction pour sa famille et travaille un jardin pour son seul profit. En échange de ces avantages, néanmoins accompagnés d'un petit salaire, il est tenu de couper l'herbe dans le parc et d'entretenir la cour d'honneur.

— Le second gardien : Léandre, a pour tâche de dormir cinq nuits par semaine dans l'une des chambres du deuxième étage, au bout du couloir des résidents et de préparer les petits-déjeuners pour sept heures trente le lendemain, avant de regagner son domicile.

— Le troisième, Fêtnat, est mentionné *gardien de jour*. Faut-il un gardien de jour quand vingt personnes travaillent dans les lieux ? En pratique il est chargé de suivre le carnet d'entretien du parc de véhicules (un grand car, deux minibus et une voiture de fonction), de les faire entretenir par un garage et de les conduire lorsqu'il faut assurer les liaisons avec l'aéroport ou pour sortir les stagiaires le dimanche. Il effectue également la garde de nuit un week-end sur deux en alternance avec l'animateur. Le petit coordinateur des foyers m'avait glissé un mot sur Fêtnat. Cet homme est meurtri dans son honneur, car il a été déclassé de son poste de « formateur » (en réalité : initiateur au métier du métal) à la suite d'un contrôle pédagogique de l'AFPA. Non seulement il n'avait jamais pratiqué ce métier, mais il avait échoué aux épreuves du C.A.P.

— L'homme d'entretien est le roux, occupé depuis plusieurs mois à réaliser une rambarde de fer forgé que personne ne lui a commandée.

Sur le cahier, je compte trois femmes de ménage. L'une est absente depuis si longtemps que les membres du personnel ne savent plus son nom, les deux autres alternent entre présence et arrêt maladie. Le cuisinier s'appelle Jacques, l'aide-cuisinière Antoinette, le plongeur : Horace. Le comptable est qualifié comme employé aux écritures et la secrétaire comme dactylographe. Les formateurs techniques, initiateurs aux métiers du bois et de la maçonnerie, possèdent un C.A.P.

La moitié du personnel est d'origine réunionnaise, anciens colons de Madagascar rapatriés par Michel Debré, leur saint protecteur. On les a logés dans ce domaine en raison de leur origine rurale, pour éviter de les perturber par un changement de vie fracassant. Jusqu'à une période récente, les stages avaient eu pour seule vocation *d'adapter les originaires d'outre-mer à la vie métropolitaine*. Je médite sur l'adéquation du lieu à la mission en parcourant des yeux l'environnement de vignes et de collines couvertes de chênes verts. Les membres du personnel réunionnais se ressemblent, ils sont petits et bruns aux yeux bleus. Ils se réclament d'une lointaine origine bretonne et s'appellent tous « Rivière » de leur nom patronymique, sans être nécessairement de la même famille. Les autres salariés ont été recrutés dans les villages environnants. Les résidents, Antillais et Réunionnais, ont de 18 à 30 ans, jeunes hommes et femmes parachutés ici de leur plein gré, par un service social de l'Agence. Objectif actuel : les aider à trouver une orientation professionnelle, grâce à des ateliers d'initiation à plusieurs métiers et les diriger dès la sortie de leur séjour vers un centre AFPA pour un C.A.P.. Ils bénéficient d'une bourse d'État, mais doivent payer leur pension.

D'après les premiers échos que j'ai recueillis, ce château de Versailles au milieu des vignes ne les éblouit pas ! Au contraire, il les terrorise avec ses façades sévères, grises, et les

hululements des chouettes la nuit dans l'église. Il se dit qu'il y a des morts sous les dalles, donc des fantômes ; ce voisinage n'est pas rassurant. Certains d'entre eux, *les Guadeloupéens* (à ce qui se raconte) n'osent pas se rendre aux WC au bout du couloir. La nuit, ils urinent derrière leur porte et se font sanctionner le lendemain matin par le directeur ou le personnel d'entretien. Un règlement de type militaire les empêche d'accéder à leur chambre entre 8 heures du matin et 17 heures au motif qu'ils risqueraient d'en profiter pour aller dormir au lieu de se rendre à leurs cours. Le repas de cantine, fade à leur goût et presque toujours accompagné de pommes de terre ou de pâtes, les met de mauvaise humeur. Ils se sentent emprisonnés dans une contrée étrangère et ils s'ennuient. Le premier bourg est à dix kilomètres. Les sorties dominicales dépendent de la bonne volonté de l'animateur. Le patin à glace, leur destination préférée, se trouve à Nîmes, à soixante-dix kilomètres. L'animateur, un bon bougre replet prépare son diplôme d'État à la fonction d'animateur, il est donc absent la moitié du temps.

Ce constat ne me désespère pas, au contraire, je me sens stimulée par l'ampleur de la tâche. Je veux tout connaître de la vie au château : de jour, de nuit et pendant les week-ends.

Monsieur Florent, le Directeur général de l'Agence, a une tête d'ange, la peau pâle, des cheveux clairs follets plus ou moins bouclés qui volètent autour du visage et des yeux gris assortis à sa veste et à son pantalon au pli impeccable. Il porte une cravate discrète, il est aimable. Quarante ans, je dirais... Au téléphone, il m'a priée de venir moi-même l'accueillir à l'aéroport : « Cela nous permettra d'avoir une conversation privée ».

Son phrasé haché est à la fois tranchant et pressé, style Rocard. Serait-ce une marque de fabrique des énarques ?

Il est courtois, mais ne supporte pas la contradiction. Il donne des directives précises, fixe des échéances et indique la méthode pour lui rendre compte ou pour lui exposer un problème : « un sujet à la fois, une page par sujet, pas davantage ».

Le cahier des charges est écrasant par la diversité des compétences qu'il requiert :

Terminer les travaux de traitement contre les termites en cours, instruire des dossiers de demande de subvention auprès des *Bâtiments de France* ; organiser des manifestations culturelles pendant la saison estivale, mettre en place deux stages de formation professionnelle débouchant sur des C.A.P. dans un délai de six mois, aménager quarante chambres individuelles supplémentaires avec sanitaires et douche intégrés, dès l'an prochain. Je sais, précise-t-il, que le personnel du château dont vous disposez est relativement inadapté à sa tâche, mais nous n'avons pas les moyens de créer des postes et nos employés réunionnais sont protégés par un statut de fonctionnaire. Mettez-les *au pas*, faites-les travailler, sanctionnez s'il y a lieu, je vous suivrai. La faute professionnelle grave serait le moyen idéal de nous séparer des incompetents.

Dès que vous aurez dégagé de nouvelles ressources par des conventions de formation, vous pourrez embaucher des personnes qualifiées. En attendant, appuyez-vous sur Monsieur Prat qui a fait office de directeur intérimaire. S'il vous convient, je le nommerai Directeur-adjoint dès son retour de voyage de noces. Il a des connaissances dans le bâtiment et pourra vous seconder pour le suivi des travaux.

Confidentiellement, il ajoute : il faut que ce château accède à son autonomie dans les deux ans, le ministère ne veut pas continuer à financer des équipements d'accueil spécifiques pour les ressortissants des DOM-TOM. Je voudrais éviter de fermer les *centres foyers*, d'autant que le personnel serait à reclasser. Un effroi me traverse, ai-je bien entendu ? Devenir autonomes en deux ans, en héritant des fonctionnaires réunionnais ? Mais emportée par l'avalanche, je ne réagis pas.

Le repas nous est servi dans la salle à manger à grande cheminée de pierre, le cuisinier a remis sa toque des grands jours et se tient au garde-à-vous. Les formateurs ont été invités, ainsi que monsieur Rivière le comptable (*Jésus-Marie* de son prénom), qui a décliné. Monsieur Florent m'explique en aparté que ce *Rivière* reste lié à l'ancienne équipe du « Bureau des Migrations » et fait de l'opposition passive à l'Agence, avec ses amis de F.O. L'après-midi, Monsieur Florent veut faire une promenade dans le parc. Il pose des questions sur la flore locale, nomme chaque arbre, traduit les inscriptions en latin sur les dalles de l'église, demande si les boiseries de l'ancienne bibliothèque des chanoines sont bien en palissandre, s'interroge sur la provenance de l'eau souterraine qui alimente la réserve pour les pompiers, s'intéresse aux aménagements touristiques des environs.

— À combien de kilomètres sommes-nous de la Grande-Motte ? questionne-t-il. Quelle architecture originale cette station ! Un lieu idéal de vacances avec ses terrains de golf, de tennis, la voile... »

— Vous trouvez ?

— Comment ? Vous n'aimez pas ? Seriez-vous snob ? Ou écologiste peut-être ? ajoute-t-il moqueur. »

Les entretiens reprennent.

« Pour les dossiers de formation professionnelle, je vais vous envoyer un expert de *l'Agence de l'Éducation permanente*. Pour la rencontre avec la *Direction Régionale de l'Action Culturelle et des Bâtiments de France*, nous irons ensemble au rendez-vous. Voyez avec ma secrétaire pour les dates, la semaine prochaine je me trouverai à *Saint-Denis de la Réunion*, dans trois semaines à *Fort-de-France*. Il faudrait saisir la semaine entre mes deux déplacements.

Madame Lange fera venir un spectacle du «Théâtre Noir», c'est le nom de la compagnie martiniquaise dirigée par Benjamin Rosette. Je lui demanderai de vous rendre visite dès que possible.

Madame Lange est l'élégante de l'aréopage qui a apprécié mon exposé sur le carnaval. Elle est directrice de la Culture et de la Communication.

— Ah, Madame Delteil, se ravise-t-il, je souhaiterais que vous participiez aux réunions de coordination de l'Agence tous les jeudis matin à notre siège parisien.

— Croyez-vous nécessaire que j'assiste à toutes ? Je suis très accaparée ici et ma présence y est indispensable.

— Ce n'est pas un problème, en prenant un avion à six heures du matin et un taxi vous serez au siège à neuf heures, vous repartirez à quatorze heures et rentrerez en milieu d'après-midi au château. »

Inutile de m'opposer pour l'instant, c'est sans appel.

*

Les réflexions de Charlotte.

Le soir, Marianne me rapporte son entretien avec ce Monsieur Florent.

Cette présence aux réunions hebdomadaires de l'Agence n'a aucun sens, en effet. Ces dirigeants de l'Agence semblent passer plus de temps dans les avions que dans leur bureau. Je suis choquée par les dépenses que ça représente en frais de missions, lui dis-je. Sans compter le gaspillage de kérosène, répond-elle.

Mais je ne suis pas étonnée : nos cadres supérieurs comme nos hommes politiques passent leur vie professionnelle dans les airs, l'avion est leur deuxième bureau. Et tu sais ce qu'ils font pendant leurs vacances ? Ils sautent dans des avions pour aller à l'autre bout du monde ! Mais dis-moi, quand Monsieur Florent a évoqué le projet d'autonomie du château d'ici à deux ans, tu as été surprise, mais tu n'as pas réagi. Lui en as-tu reparlé après ?

Non, a avoué Marianne. Elle ne se souvient pas qu'il lui ait fait part de ce projet au moment de l'embauche. Il faudrait qu'elle lui demande comment il envisage la chose...

Marianne rêve tellement d'humaniser ce lieu et de rendre son lustre au château qu'elle en oublie le cadre général qui la contraint. Cette reconversion en deux ans, en conservant le poids du personnel incompetent... et titulaire de la fonction publique ! Voyons : est-ce plausible ?

La période estivale proche sera mon banc d'essai. Il me reste deux mois pour élaborer un programme. Heureusement que je connais la plupart des ressources de la région. Il faudra donner un accès public aux salons qui se prêtent à des expositions. Le tout est de déménager promptement les bureaux afin de couper court aux réactions du personnel que le moindre changement inquiète. Les Rivière qui forment un clan uni, seront opposés à toutes mes initiatives. Ils sont hostiles aux orientations actuelles de l'Agence. Ils s'élèvent contre l'idée d'un développement qui les obligera à travailler davantage et contre l'accueil d'étrangers (étrangers à leur communauté s'entend, par exemple la population locale). Ils estiment appartenir à une institution réunionnaise et avoir pour mission de s'occuper de leurs compatriotes réunionnais d'abord. Déjà, depuis deux ans, ils subissent à contrecœur les arrivées croissantes d'Antillais, arriérés, disent-ils... Mais pour l'heure, ils font profil bas.

Je me suis remémoré l'Abbaye de Thélème : « *Premièrement, dit Gargantua, il n'y faudra bastir muraille. Où mur y a, y a force murmur et conspiration. Ici seraient les femmes, au cas qu'y fussent les hommes. Fut constitué que là, honorablement on peut estre mariés* ».

Ma première mesure a été de donner libre accès aux chambres. Les filles se plaignaient de ne pouvoir y accéder dans la journée, même pour se changer quand elles sont indisposées. Ma décision a déclenché le tollé des femmes de ménage et la désapprobation des formateurs.

Marco a lancé :

— Dans ces conditions, à l'heure de la sieste, je n'aurai plus personne en cours.

— Tu veux dire que ton atelier de menuiserie les endort ? a rétorqué Thomas.

Ma deuxième mesure a porté sur les repas. Le riz est la base alimentaire des pensionnaires. Or, le cuisinier ne veut pas faire du riz plus d'une fois par semaine. Après concertation avec les stagiaires, j'ai annoncé que dorénavant les samedis et dimanches les résidents prépareraient eux-mêmes leurs repas à leur convenance dans une pièce dénommée : *cuisine du dimanche*.

L'animateur de permanence les accompagnera en ville pour leurs achats de produits d'outre-mer. Ainsi le cuisinier et son aide auront-ils leur week-end libre. En contrepartie, ils prépareront du riz pour accompagner les plats tous les jours, à côté d'autres légumes.

L'arrangement ainsi présenté fait plaisir à tout le monde. Ayant gagné son samedi, le cuisinier rechigne moins à faire du riz.

Ma troisième mesure a concerné les sorties. Les résidents sont dépendants du bon vouloir de l'animateur. Ces jeunes sont majeurs, on les traite comme des enfants. J'ai commandé une cinquantaine de vélos qui leur permettront de se promener dans les bourgs environnants. Cette

initiative a suscité une ovation côté stagiaires et la stupéfaction du personnel. Ensuite on a parlé des activités de loisirs en soirée. Les Antillais ont fait part de leur envie de créer un groupe de *Gwo Ka* (musique de la Guadeloupe). Il faudrait des tambours. On pourrait racheter des vieux tonneaux à bas prix chez les vigneron qu'il suffirait de scier en deux. Il resterait à les tendre de peaux de chèvres tannées.

Troisième commandement de Gargantua : « *Fay ce que voudra... Buvaient, mangeaient quand le désir leur venait* » Hmm ! Ce sera plus difficile à appliquer. Du moins peut-on éviter de régenter les week-ends.

« Et parce que de ce monde tout est compassé, limité et réglé par heures, fut décrété que là ne serait horloge ni quadrant aucun. Selon opportunités seraient toutes leurs œuvres dispensées. Car la plus vraie perte de temps estoit de compter les heures »

Plus les jeunes s'enthousiasment, plus les membres du personnel adoptent une réserve guindée. La peur de perdre leur autorité et de se faire dépasser. Peu importe, je fais mienne la devise d'accueil de Gargantua :

« Cy n'entrez pas hypocrites, bigotz, vieux matagotz, marmiteux boursouflez ».

Les nouveaux bureaux ont été aménagés en deux semaines, coupant court aux récriminations du personnel.

Ils sont beaucoup plus petits, mais clairs, ils communiquent entre eux et ouvrent sur la cour d'honneur, permettant d'assurer l'accueil. Jusqu'alors ils avaient tourné le dos au public. L'installation d'un standard téléphonique a mis fin aux courses ahurissantes qu'il fallait effectuer à travers les étages et entre les bâtiments. Il est difficile au personnel de contester cette mesure.